

les propriétaires d'animaux

par M. FONTAINE, V. GACHKELL, Ch.-L. DELL

La consultation externe de l'Ecole Vétérinaire de Maisons-Alfort constitue un lieu privilégié d'observation du comportement de l'homme vis-à-vis de ses animaux domestiques. De prix modique, elle attire une nombreuse clientèle modeste ; par ailleurs des personnes plus aisées y viennent volontiers, spontanément ou sur le conseil de leur vétérinaire de ville, pour s'assurer un avis hautement autorisé.

L'un d'entre nous a ainsi acquis un sur les propriétaires d'animaux des impressions qu'il nous a paru intéressant de recueillir.

Une constatation s'impose d'emblée et fait figure d'évidence : tous les consultants, du fait même de leur présence à la consultation, sont animés d'un sentiment positif vis-à-vis des animaux. Mais nous verrons que cette constatation exige des corrections plus ou moins subtiles et c'est sans doute les nuances qu'il faut lui apporter qui font l'intérêt de notre exposé. Les cas les plus simples, les plus normaux, pourrait-on dire, ne posent aucun problème de compréhension : il s'agit des propriétaires pour qui l'animal a essentiellement une importance économique. L'homme s'adonne à l'élevage (bovins, porcs, volailles) et s'il y met un intérêt passionnel, celui-ci se porte toujours sur l'ensemble des bêtes, sur le troupeau, à l'exclusion d'un attachement pour tel animal en particulier. En cas de maladie, de gros sacrifices financiers sont consentis mais ils restent toujours proportionnels à la valeur matérielle de l'enjeu ; les considérations sentimentales ne jouent qu'une faible part. Cependant, quand le nombre des bêtes n'est pas trop important, il n'est pas rare qu'il naisse entre l'homme et l'animal une familiarité et une sympathie réelle. Ainsi en est-il des élevages familiaux ou des élevages d'animaux de luxe (chenils, écuries de course). Si les préoccupations économiques ne perdent pas leur droit en cas de maladie, l'homme n'en met pas moins une certaine affectivité à procurer à l'animal les soins les plus judicieux ; et s'il faut abattre l'animal, il le fait avec une pointe de regret sincère, mais il est rare que les sentiments l'emportent sur les considérations financières.

Les chiens de chasse et de garde sont plus qu'un simple capital ; ils sont des compagnons indispensables et leur participation quotidienne au travail et au délassement crée un contact plus étroit et plus affectif entre eux et l'homme. En cas de maladie, ce dernier se révèle souvent comme un garde-malade attentif et même quand il devient évident que l'animal ne pourra plus être d'aucune utilité, il ne s'en sépare pas et lui assure une vieillesse

heureuse. Le même comportement « raisonnable » s'observe chez la grande majorité des gens que l'on pourrait appeler « les propriétaires moyens » : ceux que le hasard a contraint à adopter un animal dont ils n'avaient pas fait le choix préalable, ceux qui possèdent un animal par tradition familiale, ceux qui en font l'acquisition pour faire plaisir aux enfants, etc.

Dans tous les cas que nous venons de citer, le praticien a le sentiment d'appliquer sa science à un but précis, à des bêtes qui ont réellement besoin de soins et auxquels leurs propriétaires attachent une valeur plus ou moins grande, mais toujours circonscrite et mesurée.

Il n'en est plus tout à fait de même lorsque l'animal prend dans la vie de l'homme une place plus grande ou plus significative et détermine chez son maître un comportement qui n'est pas sans compliquer la tâche du praticien vétérinaire.

Ici se posent les problèmes qui nous intéressent ; d'où vient cette valorisation ? En quoi consiste cette relation particulière : la relation aux animaux ? Quel sont les mécanismes de la relation elle-même ? Quelles sont les particularités de l'objet de cette relation ?

Certaines personnes font l'acquisition d'une bête pour parfaire leur façade sociale. Comme d'autres éléments du train de vie, l'animal doit témoigner de la situation sociale opulente de son maître. Dans ce but, il lui faut avant tout attirer l'attention ; il sera donc à la mode, nanti d'un pedigree honorable ; il est toiletté régulièrement et pourvu de tous les accessoires vestimentaires indispensables ; il est suivi par un vétérinaire en renom et on consacre aux soins d'hygiène et de prophylaxie du temps et de l'argent. Mais s'il a le mauvais goût de tomber malade sérieusement, il est sacrifié rapidement et rapidement remplacé. Cependant une maladie courte et autant que possible dramatique peut avoir un intérêt en fournissant un bon sujet de conversation. Souvent le praticien à

qui on veut faire prendre la responsabilité du sacrifice est obligé de s'y opposer et user de persuasion pour faire continuer les soins. Dans beaucoup de cas assez proches du précédent, l'animal, à l'insu peut-être du propriétaire, assume un rôle plus important encore ; il est une sorte de complément essentiel chez lequel l'homme trouve certainement des correspondances subtiles. L'homme et la bête forment alors un couple narcissique. La bête est choisie avec les mêmes soins que le style des vêtements et avec

la recherche pointilleuse du détail ; elle est volontiers choisie dans une race inhabituelle afin d'accrocher l'attention, soit par ses particularités propres, soit le cas échéant par des attributs extérieurs fournis par le propriétaire (toilette inhabituelle, vêtements excentriques, etc.).

On peut souvent observer le désir, par le choix de la race présentant tel ou tel caractère typologique marqué, de souligner l'apparence même du propriétaire soit par similitude soit par contraste. Il paraît évident que les ressources offertes dans ce sens par un lévrier afghan, un danois, un bouledogue ou un basset sont innombrables... Les voitures de sport peuvent rendre les mêmes services !

C'est dans cette catégorie que l'on retrouve les amateurs d'animaux champions, dont les performances, soit sur le plan morphologique (concours), soit dans le domaine des exploits sportifs ou acrobatiques constituent une source de satisfactions innombrables. Il n'est pas rare non plus d'observer l'amateur de « collection » : chien rare ou exotique (terre-neuve, chien chinois, sibérien, himalayen), race de chats nouvellement créée par le propriétaire lui-même, grâce à des croisements savants et présentant des particularités curieuses et inattendues (chats siamois ayant un pelage de couleur extraordinaire). Il semble, dans certains cas, que l'accumulation des exemplaires, surtout s'ils sont particulièrement stylisés, sert à renforcer l'effet choc, permet de faire durer le plaisir et procure à l'individu une plate-forme encore plus solide. La quasi-certitude du succès, l'admiration ou l'envie lue ou imaginée dans le visage du spectateur, le sourire amusé, voire ironique, sont autant de gratifications qui justifient les sacrifices que l'on s'est imposés. Quand, dans de telles constellations, la maladie vient frapper l'animal, elle frappe en même temps un équilibre presque vital pour l'homme, qui présente souvent une vraie réaction de catastrophe, mais paradoxalement il devient vite capable d'éliminer sans réactions affectives cet élément de référence désormais déchu.

Dans d'autres cas encore, les éléments instinctuels chez les propriétaires sont plus francs, plus apparents et exprimés avec plus de netteté. Ainsi le timide trouve grâce à son compagnon une contenance, et la promenade hygiénique de la bête lui sert de prétexte à un contact avec le monde extérieur. Il a pu trouver ainsi un objet qui l'aide à vaincre ses tendances et cet objet n'a d'importance à ses yeux que par les services qu'il rend. Facilement remplaçable le chien n'est pas sujet à des rapports

affectifs bien profonds qui passent nettement au second plan. En contraste ces rapports se muent en un véritable attachement chez certains couples et chez certaines femmes seules qui reportent sur l'animal une affection par ailleurs sans objet. Dans cette éventualité, l'animal est considéré à juste titre par l'opinion populaire comme un substitut d'enfant. De fait, comme pour un enfant, aucun sacrifice n'est trop lourd quand il s'agit de le soigner, que ce soit d'ailleurs une bête de prix ou un animal très ordinaire. Notons au passage que ces animaux « particuliers » élevés à la dignité d'hommes présentent volontiers des troubles que la médecine individualise sous le terme de « psychosomatiques ». La perte d'un tel animal est souvent très vivement ressentie et son remplacement souvent impossible.

Un cas particulier nous paraît mériter ici une mention spéciale. L'amateur de cheval et d'hippisme que l'on qualifie parfois d'« homme de cheval » fait partie d'un club, d'un cercle où il peut retrouver les éléments nécessaires à l'orientation exclusive de sa vie intellectuelle. L'histoire, l'anatomie, la morphologie surtout, des chevaux et leurs qualités athlétiques lui fournissent des sujets inépuisables de conversation et de jugement. Les termes anachroniques de la vieille hipparchie, avec la verdeur de langage nécessitée par les obligations d'un traditionalisme outrancier sont utilisées continuellement par ces individus dont le comportement est par ailleurs dans la vie courante, emprunt d'une correction un peu surannée. Il est difficile de trouver ici le motif instinctuel qui détermine les agissements de ces hommes. Il semble cependant qu'il puisse s'agir d'une forme d'expression particulière de la virilité, le cheval et l'homme pouvant fournir l'image du centaure et l'entourage pouvant offrir un cadre pour exprimer des qualités d'« homme ».

L'affection pour l'animal peut se prolonger après la mort, et s'exprimer par la volonté de disposer d'un cadavre ; la dépouille doit rester intacte des « outrages » de l'autopsie et recevoir des soins attentifs, selon des pratiques usuellement destinées à l'homme. La dépouille est soignée, enveloppée de linges, voire embaumée, momifiée ou mise en cercueil et déposée dans des cimetières, cimetières pour chiens notamment, selon un rituel qui n'est pas sans évoquer les enterrements des hommes. Cet anthropomorphisme est moins manifeste quand le maître désire enterrer lui-même son protégé, dans sa propriété : il s'agit simplement du culte du souvenir. A un degré de plus, et dans un cadre franchement pathologique, se situent ces individus qui recueillent et élèvent des kyrielles d'animaux : chats, chiens et mêmes ânes. Ici la bienveillance du bienfaiteur peut s'étendre à de nombreuses espèces d'animaux, mais l'une d'elles est privilégiée et à elle seule s'adresse sa passion. D'autres fois en dehors de l'espèce choisie, toutes les autres, l'espèce humaine y compris, lui sont indifférentes. Les extravagances vont naturellement varier selon le degré de fortune. Ce sera la longue errance, le plus souvent nocturne, à travers la ville, en portant un sac de victuailles avec des arrêts prolongés devant les grilles des jardins pour attirer les animaux et les nourrir ; ou encore la collection de chats de gouttières dans un taudis ; ou encore

la vaste propriété avec des locaux spécialement aménagés pour accueillir les bêtes errantes où les animaux seront soumis à des visites vétérinaires régulières et à une diététique spécialement étudiée.

Parfois une telle passion se porte sur des espèces très précises et rares, et même sur un seul individu exceptionnel qui reçoit alors une éducation de prince avec un rituel alimentaire méticuleusement réglé et des soins portant volontiers sur des points spéciaux : préservation de contacts indignes ou nocifs, hygiène minutieuse, etc. Les consultations médicales sont multiples et on essaie de faire contrôler un praticien par un autre et de les mettre en opposition. Le propriétaire est à l'affût de tous les détails, il a tout lu et tout groupé en un système irrefutable. Il peut dépenser des sommes considérables sans proportion avec ses moyens, car il est souvent sans fortune et si la bête est bien tenue, lui-même est peut-être négligé. C'est dans cette catégorie d'individus que l'on trouve des militants actifs qui se groupent dans les associations de choc pour se livrer à une propagande tumultueuse et agressive. Les suspensions n'ont pas de limites : la « vivisection », l'expérimentation gratuite où, sous couvert d'un but scientifique, on inflige aux animaux des tortures atroces, sont subodorés dans tous les organismes scientifiques. Les membres de ces associations se livrent à une action collective ou individuelle, éditent des périodiques, organisent réunions et conférences, essayent de soudoyer le personnel subalterne des laboratoires, s'introduisent incognito ou sous un déguisement dans des organismes de soins, à la recherche, toujours déçue des scènes de tortures. Il faut mentionner enfin un cas de comportement particulièrement aberrant : la bestialité ; des individus poussent en effet jusqu'à l'extrême, jusqu'à l'aboutissement « logique », l'amour des animaux.

Si l'observation en clinique psychiatrique courante de tels individus, est assez exceptionnelle, elle semble relativement fréquente dans la pratique vétérinaire. Les constatations fournies par les différents auteurs et en particulier par le rapport Kinsey confirment nos propres observations. Les données psychopathologiques et sociales impliquées dans les tableaux observés sont totalement différentes selon qu'il s'agit de femmes ou d'hommes. Les hommes sont généralement des sujets jeunes, d'un niveau mental très bas ou médiocre et d'extraction rurale (ce qui explique leur rareté à Alfort). Ce qu'ils attendent avant tout du praticien consulté c'est qu'il répare les dégâts anatomiques ou infectieux provoqués chez l'animal (souvent oiseau de basse-cour). Il est assez exceptionnel qu'ils confessent l'étiologie réelle des traumatismes infligés à l'animal, et, persuadés sans doute d'avoir pu la camoufler, on les voit revenir à la consultation à intervalles plus ou moins longs avec des bêtes présentant toujours les mêmes lésions. Les femmes par contre, plus nombreuses, ont un niveau mental bon, et sont le plus souvent issues de classes moyennes. Assez facilement on obtient d'elles l'aveu de pratiques sexuelles particulières ; elles en parlent discrètement mais en définitive clairement. Il ressort même de la conversation qu'elle n'ont nullement l'intention de modifier leur comportement. Ce qui pousse à consulter, c'est l'attitude érotique voire agressive que la bête, le plus souvent un chien, a fini par prendre vis-à-vis d'autres femmes,

et elles viennent demander si on ne pourrait pas faire disparaître ces comportements équivoques et socialement gênants ; ce peut être aussi l'incident pathologique que présente l'animal et qu'elles craignent avoir provoqué. Il s'agit le plus souvent de femmes vivant seules, mais les femmes mariées ne sont pas exclues. Les réactions des maris restent mystérieuses : il s'en est trouvé un toutefois, pour amener lui-même le chien criminel, pour exiger son exécution et y assister.

En tant qu'objet d'une conduite l'animal peut donc être l'occasion d'observations intéressantes concernant la caractérologie du sujet qui le possède, ceci au même titre que d'autres objets, vêtements, voiture, qui sont aussi révélateurs d'un caractère, ce pourrait n'être qu'un signe parmi d'autres.

Son importance véritable est due à son caractère d'objet privilégié et ceci historiquement, affectivement, socialement. Historiquement il s'agit d'activités utiles et justifiées d'une part, aristocratiques et glorieuses d'autre part. Le cavalier, le chasseur, l'éleveur moderne se considère comme l'héritier d'une illustre tradition. Il ne saurait être qualifié d'excéntrique ou de farfelu, il se place au contraire au-dessus du commun.

Affectivement, c'est à coup sûr dans ce domaine que les identifications anthropomorphiques sont les plus aisées et les plus évidentes ; dans certains cas il peut même y avoir substitution et non symbole. Il ne s'agit pas de l'animal vu sur un blason ou dans un rêve, mais de l'animal vivant et réel comme source de satisfactions effectives.

D'autres part, cette proximité de l'animal fait qu'on lui prête une personnalité et en quelque sorte une histoire pleine d'aventures, de vicissitudes et de mythes. Chez l'animal tout a un sens comme chez l'homme mais ce sens est symbolique. Il se crée donc un monde parallèle où le sujet peut se mouvoir, exister même, sans danger. L'animal permet à l'inadapté de se créer un univers selon son cœur. Il donne à cet univers mythique qui, sans lui, n'aurait qu'une valeur de fantasme, une existence justifiée historiquement et socialement.

Ainsi l'animal permet avant tout un contact avec le monde. Il s'agit d'un compromis entre l'homme et la chose, entre l'adaptation réussie et l'isolement complet. A la fois incapable d'aimer et inadapté, l'amateur d'animaux réalise un équilibre privilégié.

Ch.-L. DELL

Victor GACHKELL

Médecins des Hôpitaux

Psychiatriques de Paris

Michel FONTAINE

Ecole Vétérinaire de Lyon